

CENT
MILLIONS
D'ANNÉES ET
UN JOUR

DU MÊME AUTEUR

Ma reine, L'Iconoclaste, 2017, Folio 2019.

© L'Iconoclaste, Paris, 2019
Tous droits réservés pour tous pays.

L'Iconoclaste
27, rue Jacob, 75006 Paris
Tél. : 01 42 17 47 80
iconoclaste@editions-iconoclaste.fr
www.editions-iconoclaste.fr

CENT
MILLIONS
D'ANNÉES ET
UN JOUR

JEAN-BAPTISTE ANDREA

EXTRAITS CHOISIS



L'ICONOCLASTE
ROMAN

*M*archer sans penser.
Nous avons laissé la couleur derrière nous. Tout est gris, même le vert des lichens. Le chemin, bordé de pentes ruisselantes de cailloux, remonte le fond d'un immense sillon. Si la montagne voulait nous entraîner dans un piège, elle ne s'y prendrait pas autrement.

Ou alors, penser à autre chose qu'à la fatigue.

La roche chante, tinte à chaque pas comme du cristal. Parfois elle se défile, une fuite liquide imprévisible au pied et c'est le genou à terre, la main ouverte par une arête tranchante.

En 1879, Charles Marsh découvre une espèce qu'il baptise brontosauure.

Une forme émerge du néant, un grisaillement sur l'horizon. Tout à coup elle est là. Une face rocheuse où se cassent vents et oiseaux, un rugissement de pierre lancé vers le ciel, trois cents mètres plus haut.

Les collègues de Marsh – je les connais bien parce que j'ai les mêmes – soulignent que la tête manquante du fossile ne permet pas son identification formelle. Ils décrètent que le squelette n'est que la version adulte d'un jeune apatosauure découvert par ce même Marsh deux ans plus tôt, et non une nouvelle espèce. On se serre la main, on se met d'accord : le brontosauure n'existe pas.

Le villageois décharge les montures, qui repartent presque aussitôt en sens inverse.

Le brontosauure n'existe pas, jusqu'à ce que quelqu'un prouve le contraire. Tous les paléontologues donneraient père et mère pour en trouver un. En tout cas, je donnerais mon père, sans hésiter. Mais pour en trouver un, il faut...

Monter la via ferrata: des barreaux de métal piqués telles des agrafes dans le granit, des barres transversales marquant un cheminement latéral encore invisible de là où nous nous tenons. Des milliers de pieds ont façonné ce chemin avant les nôtres, cette route du vertige où passaient sel, tabac, huile et les hommes aussi, ces bras qui allaient se vendre pour une saison de misère aux saliniers d'Aigues-Mortes.

Tu vas mourir ici. Il n'y a pas de place pour les faibles. Tu vas mourir dans le vide avec tes rêves de contrebande. Et si le vide ne te tue pas, les loups le feront.

Peter, Umberto et Gio se sont harnachés. Le guide vérifie l'équipement des deux autres avant de s'occuper de moi. Il travaille sans me regarder, la corde jaillit tel un serpent dressé entre ses doigts, m'enserme la taille, l'aîne, la taille de nouveau.

Dis-leur d'aller se faire foutre. Tu ne peux pas escalader ça.

- Ça va, Stanè? Tu es tout blanc.
- Un peu essoufflé, c'est tout.

– Nous laissons les bidons d’huile. Gio reviendra les chercher pendant que nous travaillerons.

– *Welch eine unglaubliche Landschaft!* Quel paysage incroyable ! J’ai hâte que Youri voie ça.

Parfum d’oxyde. Les premiers échelons de la via ferrata sont glacés et je ne sais pas encore que notre expédition comptera un cinquième membre.

Val d’Enfer, Corne du Bouc, cette région résonne de la présence du diable, et je commence à comprendre pourquoi. À chaque pas, à chaque barreau que je monte dans un souffle de rouille, le poids de mon corps double. La peur me ferraille le cou et les épaules.

Un arrachement interminable à la pesanteur. Cette ascension n’est pas si différente de mon enfance, au fond. Quand j’annonçai à mes parents que je voulais devenir paléontologue, le Commandant me balança une gifle qui me fit sonner les oreilles jusqu’au soir et me dit d’arrêter de me donner des airs. Je reprendrais l’exploitation familiale, un point c’est tout. Je m’ouvris de mes

ambitions scientifiques au bon abbé Lavernhe, mais le représentant de Dieu et de ses anges dans notre paroisse était plus préoccupé par l'entraînement de l'équipe de football locale que par la science. Toutes les réponses dont un homme avait besoin étaient soit dans la Bible, soit dans la rubrique Sports de *La Dépêche*, et il était inutile de « *m'espoumper la cape de mul de craques pour bestiou* » – de me bourrer le crâne de fadaises pour imbéciles.

Un jour, je voulus savoir pourquoi le Commandant n'aimait pas les fossiles. Ma mère m'expliqua avec gravité qu'il fallait être beau pour les voir, les voir vraiment. Elle me chargeait de courses lointaines dont les détours me permettaient de fouiller les champs environnants. Je cachais mes trouvailles dans le placard à linge et nous les admirions ensemble à la faveur de la lune. C'est vrai qu'elle était belle.

Un échelon, encore un. Lâcher l'échelle principale pour saisir une rampe et suivre une anfractuosité large comme le pied. Le pire moment, celui qui me fait danser du rouge dans les yeux et

qu'il faut pourtant reproduire encore et encore, c'est lorsque je détache le mousqueton qui me retient à la vie pour le placer sur un autre filin, un nouveau barreau. Dans cet interstice le vertige s'engouffre, il glisse entre mon corps et la paroi et fait levier pour m'en détacher. Au-dessous de moi, Peter chantonne en montant. Surtout ne pas baisser les yeux. Une seule fois et ce sera la fin.

Allez, encore un échelon.

Bloqué. Si près du but que c'en est risible. Plus qu'une échelle, dix mètres et c'est le sommet. Mais si je déroule seulement une phalange, je meurs. Depuis une heure, Umberto et Peter redescendent à tour de rôle pour m'encourager, me fustiger, me raisonner : je ne peux pas tomber. Même si je tombais, le mousqueton me retiendrait. Une corde ne casse pas, ou « très rarement », précise Peter avec une rigueur scientifique qui me donne envie de le tuer. Gio fume sur la crête, les jambes dans le vide. On dira ce qu'on veut, je ne suis pas le plus fou de cette expédition.

Dix mètres plus haut, les trois hommes se concertent. Gio redescend, rebondissant au bout d'une corde, son reste de cigare entre les dents. Il s'arrête à ma hauteur, en aspire une bouffée qu'il abandonne au vent. Pour une fois, je comprends ce qu'il murmure sans l'aide d'Umberto.

– Prends ton temps. Nous, on repart.

Il remonte aussi vite qu'il est arrivé, aspiré par le ciel. Je suis seul.

Je commence à connaître assez bien Gio pour le savoir sincère. Il est tout à fait prêt à me laisser là, quitte à venir me récupérer pendant au bout de ma corde comme une araignée suicidaire quand je me serai endormi ou évanoui. Cet homme, j'en suis maintenant certain, a la folie des alpinistes, et je me remets à grimper.

24 juillet. À mes pieds, l'endroit que j'imagine depuis des mois. C'est un plateau très allongé, la cour d'une forteresse dont nous venons de franchir la muraille. Les pentes intérieures sont escarpées mais praticables, le fond recouvert d'une herbe rase dont le vert éclatant surprend l'œil. La forme du cirque, théorise Peter, doit accrocher les nuages et favoriser les précipitations. J'appelle l'endroit « cirque », « cour », « plateau » car je construis une légende et que ces mots me paraissent plus évocateurs que « combe dans un

pli anticlinal », le nom qu'il faudrait donner à cette structure géologique.

Si j'ai vu juste, si Leucio n'a pas menti, il suffira d'un coup de fil à un collègue anglais pour mettre la machine en branle. Les articles scientifiques, les oh et les ah, les mondanités que je ne détesterais plus. Fini le bureau jaune dans les oubliettes d'une université française. Fini l'ourlet gauche plus long que le droit, les regards qui me traversent, les mains qui m'ignorent. J'emmènerai Mme Mitzler voir Deller à l'opéra, puis nous entrerons dans un restaurant chic, la Tour d'Argent peut-être, et lorsque je demanderai s'ils servent encore, parce qu'il sera tard, ils me diront bien sûr monsieur, pour un client comme vous. Je brûlerai des cierges pour ma mère, toute la nuit, tout le jour, dans toutes les églises du monde, tant qu'il y aura de la cire.

Le soleil tombant fait scintiller le glacier qui ferme le côté opposé de la combe, notre but ultime. Déjà, Gio entame la descente le long d'une série de replats. Peter le suit, Umberto m'adresse un hochement de tête tout en bajoues et leur

emboîte le pas. Je m'attarde, ému. Je viens de voir passer un aigle.

J'ai dû *baisser* les yeux pour le regarder.

Gio nous a servi un fond de prune pour nous récompenser de nos efforts. Ma main tremble, crispée sur le quart de métal. C'est le contrecoup de l'ascension. Mon esprit prend enfin conscience de l'ampleur du défi et me le fait payer. Mauvais joueur.

Il n'y a rien à faire, rien d'autre que d'attendre. La combe, autour de nous, est un bloc d'obsidienne. Le silence est absolu, il nous emplit la bouche et nous colle aux dents. Nous sommes la seule trace de vie dans un monde de prière. Même notre feu brûle en silence pour ne pas déranger.

La tente principale, celle qui abrite nos vivres, est montée dans un lieu protégé des éboulis en été, des avalanches en hiver, loin de ces mille arêtes invisibles à l'œil du profane où la foudre aime faire courir ses doigts brûlants. Nous disposons

de provisions pour une éternité – essentiellement de la viande et des fruits séchés. Tous les trois jours, un villageois déposera des produits frais que Gio ira chercher au pied de la via ferrata. Notre équipement, piolets, masses, burins et autres objets métalliques, est stocké bien à l'écart sous de grandes bâches huilées. Nous avons chacun notre tente, d'une forme que je n'ai jamais vue. Les arceaux, en noisetier façonné par Gio, sont courbes. Le vent n'a pas de prise sur elles, nous a-t-il expliqué. *Ma canche tira vento, tegnìve dura ra vostra anema*. Mais quand le vent souffle, accrochez-vous à votre âme.

Le glacier est à une heure de marche. Si notre dragon voulait jouer à cache-cache avec nous, pour la forme, je ne lui en voudrais pas. Je n'ai pas compté pendant si longtemps, un bras sur les yeux, pour le découvrir tout de suite, la queue dépassant d'un placard.

Ma main tremble moins. Le feu s'est endormi, bercé par ses craquements. Gio le ranime d'un coup de pied, l'éperonne d'une demi-bûche. Le feu sursaute, ça va, ça va, il est réveillé, danse la

tarentelle d'un bois à l'autre. Umberto porte la main à sa poche, hésite, finit par en sortir une photo qui tourne autour du brasier et m'arrive dans les mains. Un portrait en noir et blanc d'une jeune fille aux traits un peu lourds et aux yeux vifs, une fée paysanne.

– Ma fiancée.

Stupeur. La Terre tremble sur son axe.

– Ta fiancée.

– *Si*. Je me marie cet hiver.

– Tu es amoureux, toi ?

– *Si*.

– *Toi*, le type qui voulait connaître la peinture de Dieu ?

– Laura m'a dit la peinture de Dieu.

Laura travaille comme Umberto à l'université de Turin. Je n'ai pas imaginé qu'il se marierait un jour et je serais bien en peine d'expliquer pourquoi. Les longues heures au laboratoire ? Beaucoup de nos collègues y passent autant de temps et ont une famille parfaitement normale, femme, enfants, maîtresse. J'ai été marié moi aussi, une malencontreuse collision d'existences qui ne vaut pas d'être

mentionnée. Mais Umberto? Umberto est une montagne. C'est comme si le mont Blanc tombait amoureux d'Audrey Hepburn.

Peter se lance dans un hymne guttural. Gio réagit par l'expression de joie la plus délirante que je lui aie vue: un léger plissement des yeux, l'intention du sourire que ses lèvres ne savent pas exprimer. Il nous ressert un peu de gnôle.

Umberto, amoureux.

Pourquoi pas, après tout? Qui dit que les montagnes n'ont pas de sentiments, elles qui rougissent au lever du soleil?